

Encore les peintres naïfs

Autor(en): **Moos, Xavier de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **24 (1937)**

Heft 12

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-87211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Encore les peintres naïfs

On les a appelés peintres naïfs, l'année passée, à Bâle et à Berne, on en a vu, soit les mêmes, soit du même genre, cet été Rue Royale à Paris, et ils réapparaissent en ce moment au Kunsthaus de Zurich sous le titre nouveau de *«maîtres populaires de la réalité»*.

Que sont ces peintres? Que viennent-ils hanter notre conscience d'hommes d'une civilisation ancienne et un peu vieillie peut-être? Et quel est l'enseignement à tirer de ces rencontres avec un genre de peinture qui paraît assez étrange d'abord?

Peintres naïfs: ce sont des artistes qui ne savent pas très bien leur métier, ne l'ayant appris qu'en dehors de toute école. Nous en avons assez déjà, dirait-on, car le manque de toute école dans le domaine des arts est un fait dont l'Europe souffre depuis le commencement du siècle passé. Le culte de l'individu avait tout balayé: les traditions de métier et d'école ont été négligées d'abord, puis oubliées peu à peu. Comment donc nous viendrait-il du nouveau et même quelque chose de salutaire de ce côté-là? Les peintres naïfs, en réalité, poussent leur ignorance encore plus loin que les moins instruits de nos artistes contemporains. Ce sont des facteurs de postes, des commis, des vigneron, gens anonymes et sans instruction pour la plupart, comme le douanier Rousseau, qui en est le plus connu et qui en restera pour longtemps le plus génial. Ce sont donc des gens en dehors de leur siècle et par conséquent non atteints des maux de leur temps.

Mais peut-on à tel point rebrousser chemin, agir, comme si les siècles précédents n'avaient pas existé? De propos délibéré bien sûr que non! Le genre archaïsant a toujours été celui qui vieillit le plus vite. Mais ces gens-là n'ont pas eu à choisir. Et ils ont tiré de cette situation unique un avantage surprenant.

Que leur manque-t-il surtout? La connaissance de l'anatomie et des lois de la perspective. Mais l'ignorance en ces matières n'a pas empêché les sculpteurs de Vézelay et de Chartres de créer leurs chefs-d'œuvre immortels. Et puis, qu'en est-il de l'anatomie chez les meilleurs de nos peintres modernes, chez Picasso, chez les surréalistes? C'est là qu'il faut éviter les confusions. Picasso n'est pas un naïf, à la différence de Maurice Utrillo, qui, à moitié du moins, en est un. Si Picasso et Chirico se jouent de l'anatomie, ils sont loin de l'ignorer. Ils tirent de la savante inversion de ses lois des effets qui supposent, chez l'artiste aussi bien que chez nous, la connaissance exacte de la construction, de la phraséologie ordinaire. Chez les peintres naïfs, comme chez les maîtres de la sculpture romane, il n'en est pas de même. Chez eux il n'y a pas d'artifice, il y a gaucherie, mais une gaucherie combien charmante, quand on pense à la

routine, à la virtuosité même de tant d'artistes, qui ont peu ou qui n'ont rien à dire, et qui, tout honnêtes qu'ils soient, font de nos Salons annuels ou biennuels des lieux d'un ennui mélancolique.

Une exposition de peintres naïfs a toujours cet avantage sur les Salons qu'on ne s'y ennue pas. On en sort, sinon rajeuni, du moins égayé. Pourquoi? Parce que ces gens ont tiré de leurs moyens d'expression primitifs tout ce qu'en peut tirer de sublime et d'irréel un cœur plein de ferveur et d'innocence.

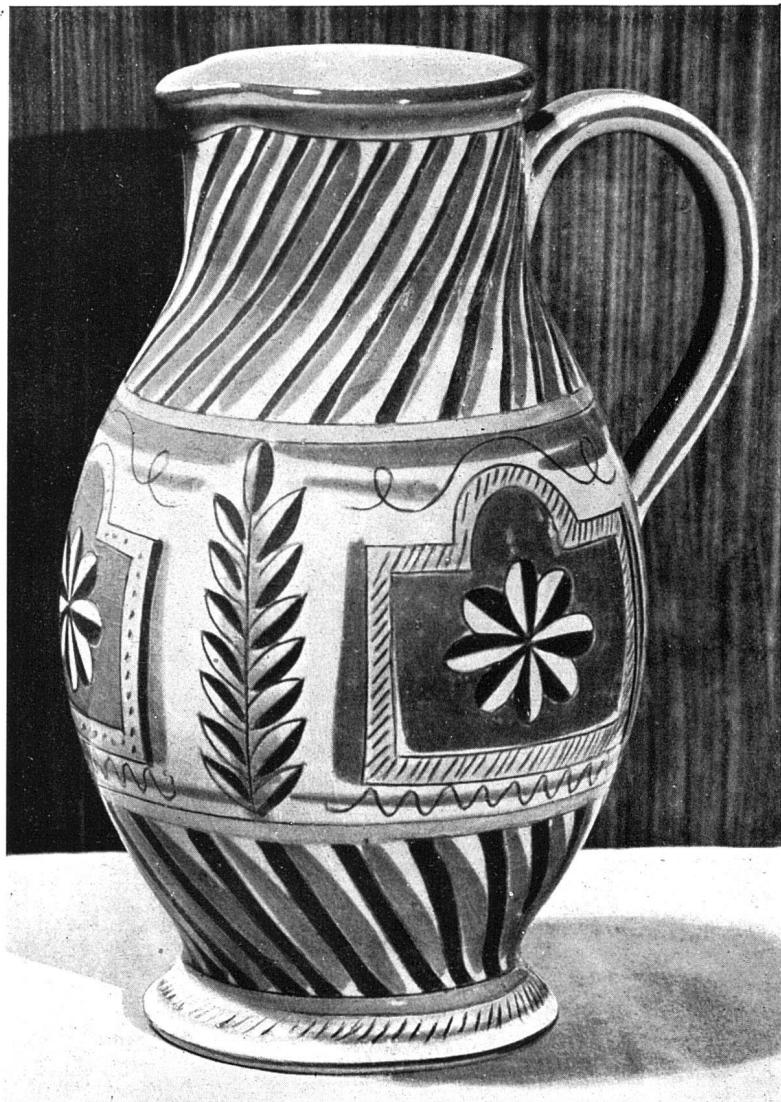
L'artiste moderne, par contre, souffre de l'abondance de ses moyens, c'est-à-dire des moyens qui sont mis à sa disposition, dont il *dispose*, mais qu'il ne *possède pas*, parce qu'aucune nécessité ne le contraint à en choisir tel ou tel. Il est attiré de tous les côtés, mais il n'est obligé à rien. Il y a Picasso, mais il y a Matisse aussi, il y a les avions et le ciment armé, mais il y a aussi toute une antiquité qui surgit et nous menace de ses dieux hirsutes et fantastiques.

On peut, bien entendu, dans un monde aussi disparate, s'enfermer dans un cénacle, ou, de peur de rester toujours en suspens et de ne pouvoir se rallier nulle part, se mettre à l'abri d'une théorie intransigeante et choisir le parti du fanatisme. Mais là encore on choisit, on préfère, — sans le savoir peut-être — mais on n'est pas élu, pas appelé par la grâce. Car au fond de ces théories il n'y a que des dogmes, et ce qui manque à ces religions d'aujourd'hui c'est Dieu.

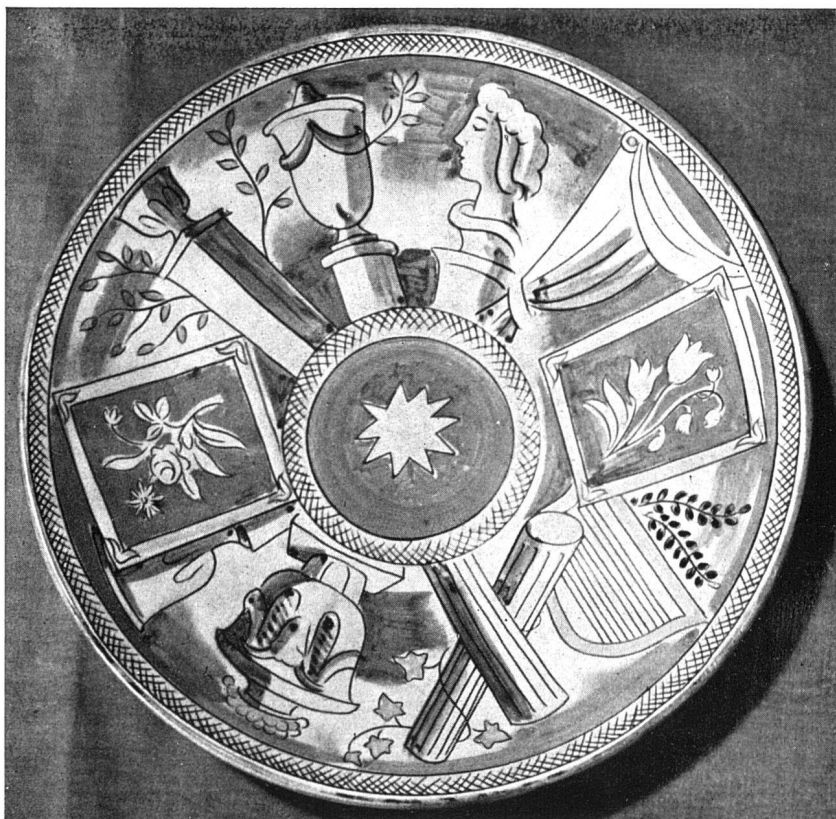
Les peintres naïfs, tout en ignorant ces difficultés, tout en allant, avec confiance et simplicité, droit devant eux, ne sont pourtant pas des habitants de cavernes. C'est notre monde, ce sont nos jeux et nos joies, nos dégoûts et les égouts de nos villes monstrueuses qui se reflètent dans leurs tableaux. Mais c'est un monde moderne plus candide, plus pur, parce que vu avec des yeux innocents. De là le plaisir que ces tableaux nous procurent et l'espoir qu'ils nous inspirent.

L'espoir? Pourrions-nous agir comme eux, nous faire enfants, oublier? — Non. Mais que l'art et la poésie moderne soient susceptibles d'un renouveau qui viendrait du côté des enfants, d'importants indices le suggèrent. Il y a bien des artistes aujourd'hui, qui, tout en étant naïfs par leur origine et leur tempérament, appartiennent par leur développement ultérieur au mouvement du grand art moderne, auquel ils ont apporté une candeur et une fraîcheur d'enfant si nécessaire à notre art. Voyez Utrillo, Bauchant, Cocteau, Chagall et d'autres encore. L'exposition de Zurich a cet avantage sur celles de Bâle et de Berne qu'elle fait ressortir mieux qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre l'art populaire et l'art des musées.

Berta Tappolet SWB, Zürich
Keramik
Gedreht und gebrannt bei F. Haussmann SWB, Uster



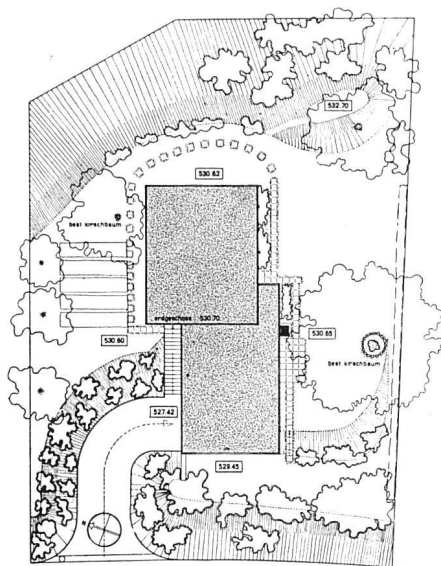
Krug, 28 cm. Kratztechnik und Malerei auf Engobe



Fotos Gambert, Zürich

Schale, ca. 30 cm Durchmesser
Kratztechnik und Malerei auf Engobe

Lageplan 1:500

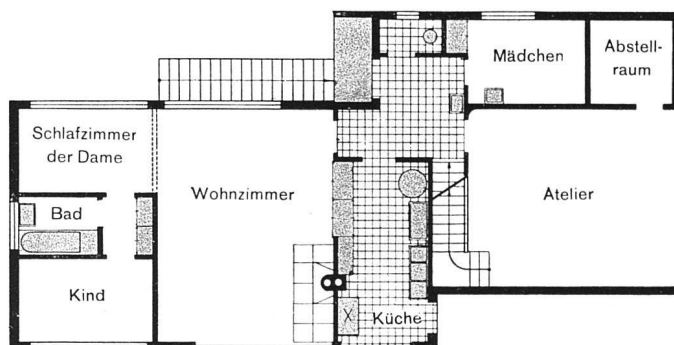
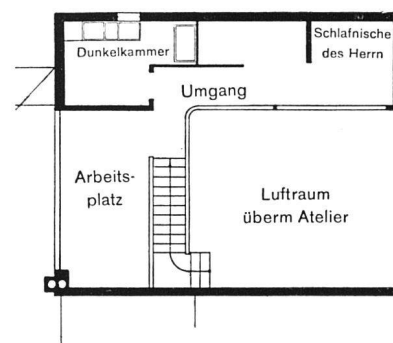


Südseite

Elsa Burckhardt-Blum,
Architektin, Zürich
Wohnhaus und Atelier eines
Fotografen in Zollikon

Grundrisse 1:200
Obergeschoss
Erdgeschoss

unten:
Wohnzimmer gegen Süden



Mais pour que cette peinture naïve ne nous apporte pas seulement un frisson nouveau (ce ne sont pas les frissons aujourd'hui qui nous manquent!), il nous faudrait en dégager une leçon pour notre enseignement artistique. Et cette leçon, elle s'impose d'elle-même: Ne développer chez les jeunes artisans et artistes les moyens d'expression que précisément dans la mesure où ils en auront besoin pour la réalisation de leur rêve. Car tout moyen d'expression cultivé sans égard au but suprême de l'art prend sa revanche contre nous. C'est que la virtuosité non seulement n'est d'aucune utilité pour le développement de notre faculté créatrice, bien plus: elle la tue. Nous en faisons l'expérience tous les jours.

Si l'on osait en tirer les conclusions, nous aurions de nouveau, ce qui nous manque depuis plus d'un siècle déjà: un enseignement artistique fructueux. Il faudrait, à cet effet, que ceux qui sont chargés de cet enseignement tâcheraient avant tout de cultiver chez les jeunes cette candeur de l'artiste, qui est le mobile le plus fort de son art. Le grand Dominique Ingres, qui n'était pas un peintre naïf cependant, disait souvent à ses élèves: «Conservez-la toujours, cette bienheureuse naïveté, cette charmante ignorance!»

Xavier de Moos

